

Du même auteur

La nuit des flammes, City Éditions, 2020.

Grégoire Godinaud

LA CHANSON BLANCHE

éditions du
Gros
Caillou

*Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.*

*Conception graphique et mise en page : Emilie Beaud
Photos ©Adobe Stock*

© Editions du Gros Caillou, 2023
110 avenue Jean Jaurès
69007 Lyon

ISBN : 978-2-49420-203-0

www.editionsdugroscaillou.fr

À Roxane,

*« Bien que libres de penser et d'agir,
nous sommes tenus ensemble, comme les étoiles
dans le firmament, avec des liens inséparables.
Ces liens ne peuvent être vus, mais nous pouvons les sentir. »*

Nikola Tesla

*Selon la théorie des 6 degrés de séparation,
toute personne sur Terre serait reliée à n'importe quelle autre
par une chaîne de relations individuelles
comprenant au maximum cinq maillons.
Théorie de Frigyes Karinthy*

Prologue

*Roosevelt Island,
2 novembre 2015.*

L'enlèvement d'Eddy était prévu depuis des semaines.

Au volant d'une Wrangler noire, un homme attendait au pied de l'hôpital presbytérien de New York, sur la rive ouest de Roosevelt Island. Il savait qu'Eddy passerait par là, il empruntait le même chemin tous les matins.

L'île était l'endroit le plus silencieux de New York. Au nord-est, la rivière se divisait en deux bras froids qui frôlaient ses terres avant de se rejoindre au sud-ouest. De l'autre côté, le vacarme de la ville emplissait tout l'espace. De jour comme de nuit, le bruit blanc résonnait entre les immeubles et berçait les habitants d'une mélodie urbaine à laquelle tout le monde avait fini par s'habituer. Ce n'était qu'une fois le pont traversé que l'on prenait conscience du fond sonore, lorsqu'il s'atténuait suffisamment pour que l'on redécouvre le silence. La paix des oreilles devenait alors une drogue que l'on s'arrachait à prix d'or. Sur Roosevelt Island, les tarifs de l'immobilier avaient enflé, et seuls les plus aisés s'étaient frayés un chemin jusqu'ici. Eddy y vivait depuis quelques années et il n'en était pratiquement jamais sorti. Ce matin, quelqu'un allait l'y forcer.

L'homme grilla une cigarette et, après en avoir tiré quelques bouffées, la laissa se consumer entre ses doigts sans ouvrir la fenêtre. Au-dehors, l'air était frais. Les feuilles bruissaient sous un vent léger, et le soleil

effleurait la surface de l'East River. Il était tôt encore, le vacarme de la ville n'était pas suffisamment dense pour traverser la rivière et courir jusqu'aux oreilles du conducteur. Il en aurait perçu les premiers échos s'il avait descendu la vitre, mais il n'y aurait prêté aucune attention. Lorsqu'on lui confiait une tâche, il l'exécutait jusqu'au bout, concentré comme un chirurgien qui tient une vie entre ses mains.

Ce n'était pas de cela qu'il s'agissait ce matin. Aujourd'hui, il n'était que le prédateur.

Derrière lui, deux autres félins cagoulés, absorbés comme des étudiants avant un examen. Ils étaient si silencieux que l'homme ne les entendait même pas respirer. Il avait l'impression d'être seul.

Après quelques minutes, la cigarette s'éteignit d'elle-même. Il l'écrasa sans ménagement dans le cendrier et inhala les dernières volutes de fumée qui se dissipèrent lentement dans l'habitacle, avant qu'il mette le contact : ses yeux venaient de se poser sur sa proie.

Eddy était accompagné d'une femme plus âgée. Ils marchaient main dans la main, flânant le long de la rivière, sans se douter qu'un peu plus loin, on les épiait derrière un pare-brise teinté.

À la vue de sa cible, le ravisseur se tendit à la manière d'un léopard prêt à bondir. Les mains serrées sur le volant, il attendit le bon moment, l'instant parfait où il lancerait la chasse. Toutes ses pensées étaient tournées vers son but. Autant d'images préparant l'action, répétition générale d'un matin qu'il espérait depuis longtemps. Autour de lui, plus rien n'existait.

La rue était déserte. Lorsqu'il kidnapperait Eddy, personne ne s'en apercevrait. Les médecins avaient déjà bien trop à faire pour s'accorder une minute à regarder par la fenêtre. Il était bien placé pour le savoir. C'était justement pour cette raison qu'il avait choisi cet emplacement. À l'ombre du grand chêne, avec le soleil qui émergeait à peine, il était invisible.

Le moteur ronronnait.

Comme une horloge, pensa-t-il avec un sourire mauvais.

Encore quelques secondes...

L'homme démarra en trombe, franchit la double ligne jaune au mépris des règles de sécurité et fonça droit sur sa cible. Il ne regarda même pas dans le rétroviseur.

Quelques oiseaux s'enfuirent devant la voiture, effrayés par le bruit

du bolide. Il avait troublé la quiétude de l'île et ses animaux endormis. C'est à peine s'il les remarqua.

C'est la femme qui le vit en premier. Sans doute pensa-t-elle qu'il roulait un peu vite, ou le bruit du moteur l'avait alertée, mais il décéla l'éclair de la peur dans ses yeux seulement lorsqu'il pila à leur hauteur. La portière arrière s'ouvrit. Ses deux acolytes en surgirent brusquement. Sur le trottoir, deux mains se délacèrent dans un cri que personne n'entendit. Il y eut encore une nuée d'étourneaux, et tout fut fini. La voiture redémarra en trombe, ses pneus crissèrent sur l'asphalte. Sur le trottoir, la femme avait été jetée sans ménagement. Elle n'eut pas le temps de se retourner que la Jeep filait déjà à l'angle de la rue.

Eddy avait disparu. Il n'avait pas 10 ans.

Chapitre 1

*Vol AN 333 en direction de Paris,
6 décembre 2015, 5h59.*

L'avion tombait. Dix minutes plus tôt, il volait encore tranquillement au-dessus d'une mer de nuages lisse comme la peau d'un chérubin. Les turbines baignaient l'habitacle d'un bourdonnement entêtant. L'appareil était seul dans le silence du ciel, sa carlingue blanchâtre frappée par une lune éclatante.

À présent, il tombait à pic au milieu de l'immensité laiteuse sans aucun point d'accroche pour freiner sa chute. Il tremblait comme s'il allait se disloquer dans l'instant. Le cœur dans la gorge, les passagers hurlaient, pleuraient.

Au fond, une femme d'une quarantaine d'années s'était isolée du désastre qui régnait à l'intérieur pour passer un dernier coup de fil. Prostrée contre un chariot de repas renversé, elle murmurait quelques mots en sanglotant. Son message, c'était à peu près tout ce qu'il resterait d'intact dans cette cabine.

Plaqué à son siège, un homme remplaça ses lunettes et essuya du pouce une larme qui coulait sur sa joue. Le souffle court, les ongles agrippant les accoudoirs, il récita une prière en silence. Il avait dit un jour à une femme qu'il était celui avec qui elle finirait sa vie. Elle l'avait quitté quelques années plus tard, mettant à mal cette promesse, pourtant elle était dans cet avion avec lui. Toute proche mais invisible.

Le nez collé au hublot, un jeune homme au bord de la crise d'épilepsie

refusait l'inéluctable. Le haut était en bas et le bas en haut. Tous ses espoirs balayés par une chute vertigineuse et la mort au bout, alors qu'il n'avait jamais pris l'avion. Il avait fallu qu'il monte dans celui qui tomberait. La dernière chose qu'il vit avant de sombrer, ce fut une mèche des cheveux peroxydés de sa voisine caresser la surface d'un carnet à dessin sur lequel elle était penchée. La feuille était maculée de larmes. Il pensa que lui aussi aimait bien le bruit du crayon qui raye le papier.

La jeune femme blonde était étrangement calme. Elle semblait avoir accepté son sort, à moins qu'elle ne soit complètement paralysée par la peur.

Quelque part sur les sièges du fond, un cœur cessa de battre avant l'impact. Celui-là avait refusé d'aller plus loin, d'endurer plus de cris et de souffrance.

Quelques amis partis ensemble pour un voyage heureux s'étreignirent avant la fin, mouillant leurs épaules mutuelles de larmes chaudes et salées. Du sel, ils en auraient pour l'éternité. Juste sous leurs pieds, le froid des abysses et de la mort se confondant en un béton bleu pétrole qui exploserait leur coque d'aluminium comme une vulgaire porcelaine. Installé à l'avant, un homme effrayé serrait trop fort la main de son fils. La sueur dans son cou détrempait le col de sa chemise en coton. Assis en *first* ou en éco, ils étaient tous égaux ce matin. Le père desserra nerveusement sa cravate d'une main et, de l'autre, crispa encore un peu plus ses doigts autour de ceux de l'enfant. Il était sur le point de briser les os frêles du garçon qui, pourtant, n'émit aucune plainte. Ce dernier fixait la console devant lui sans la voir. Les écouteurs pendaient à l'accoudoir et la jauge de vie du personnage descendit d'une traite sous l'assaut des zombies, tandis que des larmes silencieuses dévalaient les joues rebondies du gamin.

L'image devint noire, puis une écriture blanche apparut au milieu de l'écran.

Game Over.

Chapitre 2

**Lyon, 6^e arrondissement,
6 décembre 2019.**

« ... Quatre ans après le crash du vol AN 333, de nombreuses zones d'ombre subsistent. Où sont passés les quatre cent soixante-huit passagers et les douze membres d'équipage du Boeing 777 qui reliait Boston à Paris le 6 décembre 2015 ? Nous savons aujourd'hui que l'appareil s'est abîmé dans l'océan Atlantique, vraisemblablement au large des côtes irlandaises, car de rares débris ont été retrouvés, mais les recherches dans la zone délimitée par les enquêteurs n'ont, à ce jour, pas permis de retrouver la carcasse de l'appareil, ni même les dépouilles de ses passagers. Que s'est-il passé à bord de cet avion ? C'est actuellement l'un des plus grands mystères de l'aviation civile. Découvrez ce soir les dernières révélations des experts dans un reportage exclusif, quatre ans jour pour jour après la disparition du vol AN 333... »

Tom se réveilla en sursaut, les mots du présentateur résonnant dans sa tête en un bourdonnement désagréable. Il tâtonna à la recherche de la télécommande, renversa un verre, ce qui eut pour effet de faire remuer dans son sommeil la jeune femme allongée contre lui dans le canapé. Il coupa le son, le souffle court. Les battements de son cœur s'étaient brusquement accélérés. Ça lui arrivait à chaque fois qu'un sujet touchant de près ou de loin aux avions était évoqué.

Il écarta le bras posé sur son torse, rabattit délicatement le plaid qui

les enveloppait tous les deux puis courut sur la pointe des pieds jusqu'à la salle de bains. Il se frotta le visage avec de l'eau fraîche, mais cela n'atténua pas la barre qui lui minait le front. Appuyé sur le rebord du lavabo, il jeta un regard derrière lui et, par la porte entrouverte, observa le salon. La jeune femme dormait encore au milieu d'un sacré capharnaüm, vestige de la soirée enflammée de la veille. Il se servit un verre d'eau et se dirigea vers un fauteuil. À mi-parcours, un accès nauséeux lui fit rebrousser chemin. En fond, la télévision tournait toujours, et les avions éclataient en silence sur l'écran. Tom se pencha brusquement en avant et un jet d'alcool mal digéré lui brûla l'œsophage. Il avait encore abusé.

Je ne boirai plus jamais, se promit-il à l'apogée du malaise.

— Ça va ? s'enquit une voix claire dans son dos.

Tom se racla la gorge, amer.

— Oui, c'est bon.

Le ton était sec, sans appel. Elle avait compris qu'il était inutile de s'attarder.

Tom se brossa les dents puis entreprit de ranger. Il attrapa un sac-poubelle et y fourra tous les déchets, sans un regard pour la jeune femme. Emmitouflée dans le plaid, pantoise et muette, elle tenait plus de la plante verte que de la petite copine.

Désarçonnée, elle ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais rien n'en sortit. Tom tomba sur une petite culotte qu'il lui jeta sans ménagement.

— J'ai des courses à faire, déclara-t-il pour toute justification.

Elle haussa un sourcil et, visiblement vexée, enfila la dentelle blanche avant de rassembler ses vêtements éparpillés sur le sol.

— Je peux au moins prendre une douche ?

Tom sembla hésiter.

— Je... je suis assez pressé.

— De faire des courses ?

— J'ai un rendez-vous.

— Avec une autre fille ? Tu me prends pour une pute ?

— C'est comme ça que tu te considères ? Tu n'as pas une grande estime de toi...

Outrée, elle lui envoya le plaid à la figure, sauta dans son jean et sortit en claquant la porte de l'appartement aussi fort qu'elle le put.

Une seconde plus tard, la porte s'ouvrit à nouveau et la jeune femme,

fulminante, balança un papier chiffonné.

— Tiens ! Apparemment l'autre pute est déjà passée !

Les gonds tremblèrent une fois de plus, puis ce fut le silence.

Tom soupira, fatigué. Il n'y arrivait pas. À tomber amoureux, à s'attacher, à construire. Pas même à faire connaissance.

Renonçant à ranger ce qui restait de déchets, il ramassa la boule de papier et se laissa tomber sur le canapé. Il la défroissa d'un geste las et se mordit les lèvres en lisant les quelques mots tracés à l'encre noire.

— Meeeeeeerde ! souffla-t-il en se massant les tempes.

Merci pour le resto... et merci pour cette nuit magique !

A.

Dans l'entrée, la serrure cliqueta et la porte s'ouvrit une fois de plus.

— Qu'est-ce que tu veux encore ?! s'énerva-t-il à travers la pièce.

— C'est moi.

— Ah...

Ariane, 35 ans, cheffe de partie dans un restaurant une étoile et nounou à mi-temps d'un grand enfant de bientôt 31 ans, était aussi sa meilleure amie et sa voisine de palier. Difficile de faire plus proche, au sens propre comme au figuré.

Tom se releva pour lui faire face. Il pensait trouver Jéricho, le troisième larron du groupe, qui débarquait toujours à l'improviste.

— Écoute, je... je suis désolé. Pour hier, pour cette nuit, pour toutes les autres fois... soupira-t-il, les épaules basses.

— Tu sais que t'es pathétique quand tu t'excuses ? le taquina-t-elle.

— Oui, mais... je sais que c'était important pour toi et... je suis nul, vraiment.

— Au moins tu auras évité que mon grand-père te repeigne le visage à coups de postillons.

Tom lui montra le papier chiffonné.

— Tu pouvais pas simplement frapper ?

— Je te rappelle que j'ai les clés, le nargua-t-elle avec un air malicieux en agitant le trousseau devant elle.

— Alors, entrer ?

— Je ne savais pas si tu étais seul. Visiblement, j'ai bien fait, elle n'a pas l'air d'avoir le sens de l'humour...

— Et m'envoyer un SMS ?

— Tu as laissé ton téléphone chez moi...

Elle fit mine de réfléchir.

— Avant-hier.

Joignant le geste à la parole, elle lui tendit l'antiquité qui lui servait de portable. Mis à part le logiciel qu'il utilisait au cabinet, Tom n'était pas très axé « nouvelles technologies ».

— Deux appels de ta mère, un de ton boss et trois SMS de Jéricho. Il s'inquiète, tu devrais le rappeler. Ta mère a laissé un message vocal.

Tom baissa la tête et glissa le téléphone dans la poche arrière de son jean. Comme il n'en portait pas, l'appareil tomba et éclata sur le parquet à chevrons.

— Ouh, t'as passé une bonne soirée, toi ! s'esclaffa-t-elle. Tu devrais t'acheter un smartphone.

— Merci, j'y penserai.

Tom ne prit même pas le soin de ramasser le mobile à clapet. En caleçon, un plaid sur les épaules, il faisait peine à voir et se sentait le dernier des idiots.

— Les ravages de l'alcool... maugréa-t-il.

— Je vois ça, constata-t-elle en riant. T'as les cheveux qui poussent dans le crâne, je le vois d'ici ! Allez, habille-toi, lui intima-t-elle en prenant le relais avec le sac-poubelle.

Tom ne se fit pas prier. Il ramassa son jean et son T-shirt qu'il lança dans la corbeille à linge sale de la salle de bains avant d'attraper des vêtements propres et de s'enfermer dans la douche. L'eau brûlante soulagea quelque peu son mal de crâne.

— Je crois que ta copine n'a pas saisi l'ironie de mon message ! clama Ariane suffisamment fort pour qu'il l'entende à travers la porte.

— Je crois qu'elle n'a pas saisi que les gens dorment le samedi matin ! Elle a réveillé tout l'immeuble avec ses conneries. Et ce n'est pas ma copine !

— Eh ! Y'en a qui travaillent ! Et puis, il est midi.

— Merde ! Quoi ? ! Il est midi ?

— Ah non, en fait, il est treize heures, corrigea-t-elle en vérifiant sa montre.

Tom sortit de la salle de bains, une simple serviette nouée à la taille pour cacher sa nudité. Il avait l'air affolé.

— Je te l'ai fait loucher avec mes conneries ?

— Non, détends-toi, c'est ce soir.

— Il n'est pas trop à cran ?

— Il nous pourrit la vie...

Il désignait Anton Farik, le chef de cuisine du restaurant *L'Hirondelle*, sous l'égide duquel était placée Ariane. Un homme intraitable, arrogant. Étrangement, sa cuisine arrivait à effacer la liste interminable de ses défauts, et sa carte à attirer toujours plus de nouveaux clients. Si Tom s'en voulait tant ce matin, c'était en partie à cause de lui.

D'abord, Ariane lui avait demandé de l'accompagner au restaurant la veille, à l'occasion des cinquante ans de mariage de ses grands-parents. De famille catholique et conservatrice, ceux-ci voyaient son célibat d'un mauvais œil et elle avait espéré éviter leurs remarques et leurs regards désapprobateurs en ne venant pas seule. C'était raté. Ensuite, le ministre de l'Intérieur, en déplacement à Lyon, était attendu à dîner le soir même à *L'Hirondelle*, et Farik mettait une pression de dingue sur son personnel depuis des semaines.

« Je vous veux frais, dispos et reposés, ne cessait-il de répéter. Pas question de faire la fête la veille. Le premier que je vois avec des cernes de panda, je le vire. Celui qui me rate un assaisonnement, je le tue. »

Tom dévisagea Ariane avec angoisse. Sa peau fine et lisse marquait vite. Ce matin, ce n'était pas des cernes qu'elle avait sous les yeux, mais des valises. Nul doute qu'avec le barouf qu'ils avaient fait toute la nuit, elle n'avait pas dû fermer l'œil.

Ça expliquait le mot posé devant sa porte mais, évidemment, tout le monde ne l'avait pas pris au second degré !

Ils se toisèrent un instant en chiens de faïence, presque gênés, lui ne sachant pas quoi dire pour se faire pardonner, elle espérant sans doute qu'il allait ouvrir la bouche et sortir une bêtise pour lui remonter le moral.

Il s'éclaircit la voix pour remplir le vide, mais c'est finalement Ariane qui brisa le silence.

— Oh et puis éteins-moi ça, l'invectiva-t-elle gentiment, en voyant les informations qui montraient encore des accidents d'avion.

Elle savait qu'il ne le supportait pas.

Ariane était une femme discrète et souriante à laquelle il s'était tout de suite attaché. Il l'avait croisée une fois ou deux dans l'escalier lorsqu'elle avait emménagé, mais leurs échanges s'étaient limités aux

politesses d'usage entre voisins d'un même immeuble. Et puis il y avait eu ce soir où Tom était rentré plus tard que d'habitude. Il avait trouvé un bouquet de fleurs posé sur son paillason. Des roses, quelques dianthus blancs et du limonium violet. L'ensemble était joli quoiqu'un peu défraîchi. Abasourdi, il était resté debout devant sa porte, les clefs dans la main sans savoir quoi faire du cadeau et, surtout, sans comprendre ce qu'il faisait là. Cinq minutes s'étaient écoulées, Tom venait de ramasser les fleurs, lorsque la porte d'en bas s'était refermée et que des bruits de pas avaient résonné dans l'escalier. Ariane était apparue l'air moins enjouée que d'habitude. En tout cas, il n'y avait nulle trace de sourire sur son visage. Tom avait pensé qu'elle avait pleuré, mais il n'aurait pu l'affirmer. Ses yeux couleur saphir ne la trahissaient pas et une bonne partie de sa figure était mangée par une écharpe sombre.

« Hum..., lui avait-il lancé à la cantonade, mi-gêné mi-enthousiaste.

— Bonsoir, avait-elle répondu à demi-mot.

— Tu... tu attendais des fleurs ? »

Surprise par cette question, Ariane avait marqué un temps d'arrêt.

« Euh... non.

— Je... je les ai trouvées sur le pas de la porte en arrivant, mais... je ne crois pas qu'elles soient pour moi.

— Ce n'est pas pour moi. »

Elle avait reniflé discrètement et, à cet instant précis, Tom avait eu l'absolue certitude qu'elle avait pleuré.

« Et bien maintenant, si ! » avait-il rétorqué avec un sourire niais.

Joignant le geste à la parole, il lui avait tendu le bouquet sans lui laisser d'autre choix que le prendre, et le visage d'Ariane avait un peu échappé à son écharpe. Un sourire timide s'était dessiné sur ses lèvres et, comme s'il était contagieux, avait rehaussé la commissure des lèvres de Tom.

Le lendemain, c'était un petit morceau de papier soigneusement plié en deux qu'il avait trouvé devant sa porte.

Demain 10h au Mowgli. Tu vas rire.

A.

Il avait retrouvé Ariane dans le café à l'heure dite, où elle lui avait révélé avoir trouvé une carte agrafée à l'emballage du bouquet de fleurs.

« Sérieux, tu m’as pas entendue ? J’étais morte de rire, je crois que tout l’immeuble m’a entendue ! “Merci pour cette nuit magique”, non mais, tu imagines ? »

En repensant à cette anecdote, un sourire étira le visage d’Ariane. Elle riait chaque fois qu’elle la racontait. Leur amitié était née dans ce café, d’un bouquet de fleurs fanées et d’un message décalé.

— Sans rire, ce bouquet n’était vraiment pas pour toi ? lui demanda-t-elle.

Arraché à ses souvenirs, Tom revint brusquement à la réalité. Il haussa les épaules.

— Non. Nous ne saurons jamais à qui était destiné ce message ni qui était l’Apollon.

Elle s’esclaffa puis jeta un nouveau regard à sa montre.

— Bon, tu m’invites à déjeuner ?

— Tu choisis le resto ?

— *Mowgli as usual*, répondit-elle avec un clin d’œil.

Son accent était parfait.

Tom ramassa son téléphone, réinséra la batterie qui s’en était dissociée, et envoya un SMS à sa mère pour la rassurer. Il le copia pour Jéricho, puis sortit derrière Ariane. Au moment où il glissait la clef dans la serrure, son portable vibra. Il sentit son cœur accélérer brusquement et une décharge d’adrénaline courut dans ses veines. Il communiquait uniquement par textos et ne recevait jamais d’appels.

— Allô ?

Ariane, surprise, se retourna brutalement. Elle vit Tom blêmir.

L’échange dura quelques secondes, pendant lesquelles la jeune femme retint son souffle.

— Je prends le premier train, finit-il par dire avant de raccrocher.